

Québec français



Nouveautés

Number 41, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (41), 10–19.

LINGUISTIQUE

dictionnaire de la langue québécoise,
Léandre BERGERON
VLB éditeur, Montréal,
1980, 572p. (28,95\$).

La première remarque qui s'impose, dans le cas d'un ouvrage tel que ce *Dictionnaire de la langue québécoise*, c'est que l'auteur — soit par parti pris idéologique, soit par ignorance des règles acceptées dans le milieu des lexicographes (ou faiseurs de dictionnaires) — utilise des étiquettes contradictoires, d'une part, et bloque toute ouverture vers la discussion ou la définition véritable, j'allais dire scientifique, de la langue parlée au Québec. D'abord, chacun des termes du titre peut prêter à confusion et entraîner non seulement le linguiste, mais aussi le lecteur sincère, qu'il soit québécois ou étranger, vers des problèmes d'identification et même d'usage de la matière linguistique proposée en qualité de patrimoine québécois. Vu que l'auteur rejette comme socialement pernicieuse la notion de « norme », il est donc descriptif, et, partant de ce principe, il ne peut prétendre présenter au public qui veut savoir un dictionnaire au sens technique du terme. C'est un « glossaire » que nous'allons lire (et peut-être utiliser) avec curiosité, sympathie et, qui sait?, avec avidité. Le terme de « langue », chez la grande majorité des lexicographes, suppose une codification systématique de termes ou « mots » dans un corpus écrit qui servira, en dépit des protestations vertueuses de l'auteur, de modèle à beaucoup d'usagers. Ici encore la notion de « norme » ne peut être court-circuitée en quelques tours de passe-passe idéologiques. Techniquement parlant, Léandre Bergeron vient d'enfanter un monstre qu'il semble abhorrer : une nouvelle norme québécoise. Seulement, il faudrait qu'il puisse nous assurer du fait que les mots qu'il nous présente comme étant caractéristiques du parler québécois le sont en toute vérité. Je m'explique : peut-on mettre sur le même pied, dans une œuvre devant avoir une certaine homogénéité, des termes comme *avétiner*, *accabler* (d'injures) [régional?], *avons* (j'avons...) [régional? archaïque?], *avention*, bonne idée [prononciation populaire? ru-

rale?], *avérager* (pron. avrérdgé), avoir une moyenne de [forme calquée de l'anglais], *avérdingle*, *avérdingue*, malheur, fredaines [forme inconnue du Québécois que je suis], *avouère*, avoir [forme populaire et presque vulgaire], *ayir*, hair [orthographe figurée assez inutile]? Il me semble qu'un tel assemblage de mots, qualifiés de « québécois », constitue sans aucun doute un recueil de formes linguistiques entendues quelque part au Québec; et là-dessus personne ne mettra en doute la nature et la véracité de l'information fournie par L. Bergeron. Tout de même, il faudrait que l'auteur se mette à la place du futur usager de son ouvrage, désireux de faire l'apprentissage méthodique et efficace de la « langue québécoise ». Ce dernier rencontrera sur sa route de nombreux obstacles à surmonter soit pour se faire comprendre avec justesse, soit pour comprendre les véritables nuances de cette « langue », surtout au niveau expressif, que L. Bergeron a le plus souvent fouillée et appréhendée avec bonheur, et avec toute la fougue québécoise qui l'anime. Le problème fondamental qui se posera à tout lecteur d'une telle somme, c'est l'absence quasi totale de discrimination lexicale, si nécessaire à quiconque prétend ou aspire à la maîtrise de toute « langue », quelle qu'elle soit : majoritaire ou minoritaire, humble ou prestigieuse, écrite ou orale. En termes imagés, on peut déplorer, dans un formulaire aussi intéressant et riche que celui de Léandre Bergeron, la confusion ou même l'absence de *mode d'emploi*. Vouloir écarter d'un « dictionnaire » ou d'un « glossaire » toute remarque concernant les niveaux stylistiques, ou toute référence à une norme quelconque, m'apparaît imprudent et risque de priver le pont de la « langue » de ses garde-fous inévitables et... fort utiles.

[Gilles LEVEBVRE]

nouvelle grammaire française

Maurice GREVISSE

André GOOSE

Duculot, 1980, 352p.

Une nouvelle grammaire? Oui, si on la compare au *Précis de grammaire française*. La nouveauté réside surtout dans l'abandon systématique des définitions sémantiques dont la critique avait si souvent relevé les incohérences et les faussetés. Comparons :

« Le nom ou substantif est un mot qui sert à désigner les êtres, les choses, les idées » et « Le nom ou substantif est un mot qui est porteur d'un genre [...], qui varie en nombre [...], parfois en genre [...], qui, dans la phrase, est accompagné ordinairement d'un déterminant, éventuellement d'un adjectif. Il est apte à servir de sujet, d'attribut, d'apposition, de complément... » Même si cette définition n'est pas très pédagogique, elle est à préférer à la définition sémantique, que les auteurs eux-mêmes critiquent : « Cette définition a deux défauts : 1° elle est nécessairement incomplète ; 2° le verbe... exprime aussi une action ; l'adjectif... exprime aussi une qualité ». Au chapitre du sujet, on développe le concept de *prédicat* en provoquant malheureusement une confusion entre ce qui est de l'ordre du discours et ce qui est de l'ordre de la syntaxe. On introduit également les concepts de *compléments essentiels ou non essentiels*, lesquels concepts demeurent fort discutables dans leur justification. Essentiel par rapport à quoi? Sur le plan de la syntaxe ou sur le plan du discours? Encore ici, les deux plans ne sont pas nettement séparés. Enfin soulignons l'apparition du chapitre traitant des *introducteurs* et du *mot-phrase*. Le document est facile à consulter : il faut louer la clarté de la présentation.

[Jean-Guy MILOT]

ROMANS

les masques

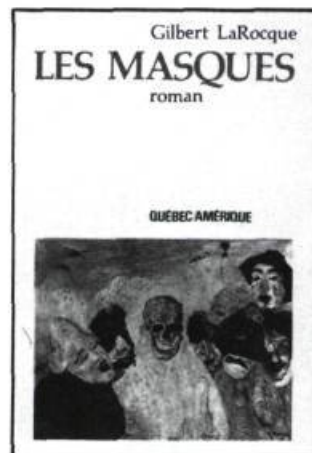
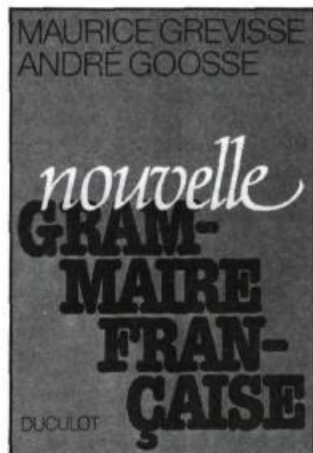
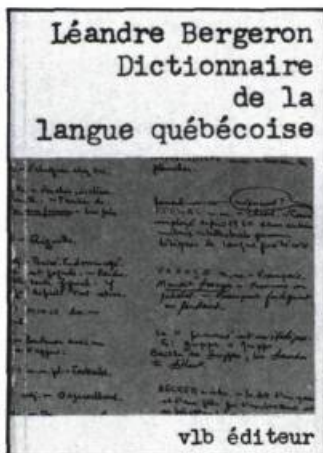
Gilbert LaROCQUE

Québec/Amérique, Montréal,

1980, 191p. (9,95\$).

Un délire verbal? Non, pas du tout. Au contraire, l'écriture de Gilbert LaRocque est le résultat d'une démarche soigneusement étudiée, qui ne laisse rien au hasard. Par exemple, en ce qui concerne la ponctuation, je n'ai relevé, malgré un système non conventionnel, absolument aucune erreur (pas plus que du côté de l'orthographe et de la grammaire, d'ailleurs), dans son tout récent roman (son cinquième), *les Masques*. Au fait, qui est l'épigone de l'autre : Gilbert LaRocque ou Gérard Bessette?

NOUVEAUTÉS



L'histoire se résume, en somme, à peu de choses: Alain, un écrivain séparé de sa femme, a la garde de son fils une fois par semaine. Un jour, il amène le bambin chez son grand-père, mais l'enfant, Éric, âgé de huit ans, se noie dans la Rivière des Prairies. Le contenu compte, à vrai dire, assez peu. C'est le traitement exceptionnel que LaRocque accorde à l'acte d'écrire qui est primordial. Alors qu'il raconte cette anecdote de la mort d'un enfant, le narrateur se fait tout à coup, pendant la narration, le père de cet enfant. On devine la suite. Entraîné par sa création romanesque, le *je* métaphorique se substitue au *je* réel et endure les affres de « l'inhumaine longueur de cette errance » au pays de la douleur. Comme il se l'avoue à lui-même, « son travail d'écriture s'était jusqu'à un certain point rendu maître de lui et l'entraînait dans les coulisses où étaient depuis cette soirée remisés tous les décors et les accessoires du drame » (p. 166). Et pourtant, quelle maîtrise et quelle richesse de l'écriture (structure, vocabulaire, style...), quelle réussite dans l'exécution du projet du romancier! Rarement est-on parvenu, en littérature québécoise en tout cas, à un achèvement aussi complet. L'auteur ne perd jamais de vue son héros/narrateur confondu délibérément avec le père de la petite victime. Il tire les ficelles, permet à son narrateur de s'immiscer dans l'histoire, puis, par une superposition habile, se confond lui-même avec lui, pour examiner à son aise son acte littéraire en train de s'accomplir. Vraiment, un livre à lire, car il offre de rares satisfactions au lecteur.

[Gilles DORION]

la femme de sable

Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA
Éditions Naaman, Sherbrooke, 1979, 113p.

Le cinquième ouvrage de Madeleine Ouellette-Michalska, *la Femme de sable*, est présenté comme un roman, par l'éditeur, mais, en fait, il est bâti comme un recueil de nouvelles. Plus que pour ce genre de recueils, cependant, le titre de la première nouvelle s'applique véritablement à l'ensemble. Il entend « évoquer une atmosphère, des climats, une difficile mais profitable rencontre entre gens de cultures voisines auxquels manquent certaines convergences accidentelles », ainsi que l'auteur le soutient dans un « avertissement ». Cette évocation de l'Algérie

des années 1970 est faite par un écrivain d'une sensibilité délicate, qui n'hésite pas à confronter les points de vue différents du monde arabe à ceux du monde occidental. Madeleine Ouellette y réussit merveilleusement, sans prendre parti, mais en même temps avec un sens de l'observation pénétrant, qui expose des différences de mentalités et de modes de vie sans les monter en épingle, de la façon la plus spontanée, la plus décontractée possible.

Il n'y a pas de doute que, en plus de constituer un vivant tableau de mœurs, le recueil met en vedette la femme, d'une façon chaleureuse et séduisante, où s'exerce la force combinée des désirs fondamentaux de l'homme et de la femme. Chaque nouvelle est un bijou de perfection: mise en situation intelligente des personnages et des décors, lente et agréable progression des anecdotes, « chute » inopinée et accomplie de la tension dramatique. Le livre tout entier est servi par un style brillant et souple, à la phrase riche et somptueuse, qui décuple le plaisir de la lecture.

[Gilles DORION]

la saga des lagacé

André VANASSE
Libre Expression,
Montréal, 1980, 160p.

Comme plusieurs professeurs de lettres (universitaires), André Vanasse a décidé de se lancer dans la « création ». Avec beaucoup de succès, diront les uns, heureusement, diront les autres. Car son premier roman ne déçoit nullement.

Dans *la Saga des Lagacé*, le professeur-critique littéraire raconte l'histoire d'une famille montréalaise au tournant de la Révolution tranquille. Cette histoire s'échelonne sur une quinzaine d'années, habilement découpée par la présentation de chaque personnage de la fresque, que le romancier place sur un même pied. Chaque chapitre présente un membre de la famille, à commencer par le père, Samuel, un original, colérique, quelque peu rêveur, qui n'est pas sans rappeler, la colère en moins, l'Azarius de *Bonheur d'occasion*. Tout comme la mère, Rose-Aimée a des affinités avec la Rose-Anna du même roman, car, comme l'héroïne de Gabrielle Roy, elle se révèle une bonne mère de famille traditionnelle, autonome, tout

entière dévouée à ses enfants. Ceux-ci occupent l'espace central de la saga. D'abord Bernard, le scientifique autodidacte, inventeur à ses heures mais grand incompris, qui finit par se suicider. Cybèle, l'unique fille, a tout d'une sorcière sauf la laideur. Elle vit, seule ou avec d'autres, des expériences psychiques douteuses, presque orgiaques, dans cette maison « hantée » des Lagacé, comme la qualifient les voisins. Émile, le petit dernier, rêve, comme l'auteur, de devenir écrivain même s'il se croit « mal armé » comme poète. Rêveur aussi, comme Nelligan, il se retrouve, presque malgré lui, mêlé à la vie littéraire et culturelle du Québec, avec les Rex, Gilbert Langlois, Bernard Courtois, Jean-Claude Guérin... personnages que l'on peut identifier facilement de la même façon que ceux du *Semestre* de Bessette, un des maîtres d'André Vanasse. Enfin, il y a Alexis, le fils aîné, qui s'est enrichi dans les cravates et dans les assurances et qui supplée au père. D'ailleurs Rose-Aimée, contrairement à Rose-Anna, a évolué et a su se passer de son « rêveur » de mari. C'est alors l'éclatement de la famille, au moment où le Québec, lui aussi, se prépare à un grand bouleversement.

Roman d'un critique qui s'est fait une histoire comme il l'aime (ou les aime), *la Saga des Lagacé* laisse libre cours à l'humour, à l'ironie et, bien entendu, à l'érudition: depuis Rabelais jusqu'à Gilbert Durand et Gaston Bachelard.

[Aurélien BOIVIN]

les guichets du louvre

Roger BOUSSINOT
Denoël, Paris, 1980, 155p. (2,95\$)

Le 16 juillet 1942, au cœur d'un Paris occupé, se déroule une gigantesque opération qui vise directement les Juifs. Traqués de toutes parts, les porteurs d'étoiles sentent l'étau se resserrer: d'une part les Allemands, de l'autre, la gendarmerie française en tutelle. Certains Juifs abdiquent pendant que d'autres cherchent à fuir malgré les risques élevés.

Aidée d'un étudiant français, Jeanne tente d'échapper aux barrages et aux perquisitions. Le livre raconte les péripéties de cette course fébrile pour une liberté, tout au long d'une journée qui semble s'éterniser sous le signe du suspense et, en filigrane, de l'absurde qui fait agir « l'animal social », « la bête humaine ».

[Léonce CANTIN]



NOUVEAUTÉS

le salon vert

Françoise DUMOULIN TESSIER
CLF, Pierre Tisseyre,
Montréal, 1980, 124p.

Que se passe-t-il dans ce salon du livre titré *le Salon vert* et ayant mérité à son auteur le *prix Esso 1980*? Il ne s'y passe rien d'autre que des heures longues où trois «vieilles filles» prennent régulièrement, vers cinq heures, le thé. (Hélas, la marquise ne sortit point à cinq heures...) La narration des gestes et des propos de ces personnages se veut lente et sans action. On note l'absence du père Jean-Baptiste, la mort de la mère Judith et celle de deux maris (?) amants (?) possibles mais très habilement foudroyés par une mort accidentelle.

«Ce qui compte, c'est que des mots soient dits [...], ne pas éveiller le chat qui dort» (p. 8). A mon avis, il aurait mieux valu éveiller le chat et peut-être que le récit aurait eu des personnages échangeant autre chose que des «Il n'y a pas de rose sans épine» (p. 97) ou «tous les bonheurs, tous les malheurs ont une fin» (p. 110).

La force de ce récit tient sans doute à l'écriture de l'auteur qui réussit à décrire fidèlement l'ennui de personnages aux gestes et aux propos aussi immobiles que le «miroir ciselé» du salon vert tel que décrit à la page 9. Là se trouve le mérite de cet auteur qui, dans un premier roman, a su théâtraliser ces personnages qui nous semblent avoir fréquenté les «mêmes salons» que ceux des personnages féminins de Michel Tremblay dans son *Impromptu d'Outremont*.

[Cécile DUBÉ]

bernadette dupuis ou la mort apprivoisée

Huguette LE BLANC
Le Biocreux, Montréal, 1980, 137p.

Dans le quatrième rang abandonné de Saint-Alexis, le gouvernement veut procéder au reboisement. Les derniers habitants de ce coin, Edmond et Bernadette Dupuis, ont décidé qu'ils y finiraient leurs jours. Le mari quadruplégique est cloué à son lit et c'est Bernadette qui prend en main la résistance à ce double envahisseur : la bureaucratie et la

mort. Au premier, personnifié par Uldéric Sablon, — ce petit fonctionnaire vif et mesquin, — elle oppose une fin de non-recevoir. Mais la mort, quant à elle, rôde et la surveille. L'une et l'autre s'épient, s'observent, chacune profitant des faiblesses de son adversaire pour reprendre un peu de terrain. Elles s'apprivoisent mutuellement jusqu'à ce que le mari meure. Puis le combat devient déloyal et Bernadette lutte de toutes ses forces contre cette mort de plus en plus envahissante.

L'opération de reboisement est rendue aux limites de leurs champs; les machines réduisent les fermes à néant et retournent le sol pour enfouir toute trace de civilisation. Bernadette est seule et le feu, allumé par les journaliers du gouvernement, s'est propagé jusqu'à ses bâtiments. Chassée de sa maison, elle endosse sa robe blanche des grandes circonstances et s'assoit sous le pommier, sur la tombe d'Edmond. Elle attend la mort...

Le roman d'Huguette Le Blanc révèle un auteur dont les lignes de force sont une écriture très subtile, remplie d'impressions, et une capacité à rendre ses divers tableaux tout aussi intenses les uns que les autres. Un tel ouvrage, avec ses moments de bestialité abjecte et sa problématique particulière ne laisse pas indifférent. Il bouleverse.

[Roger CHAMBERLAND]

les funambules

Dominique BLONDEAU
Libre Expression,
Montréal, 1980, 409p. (14,95\$).

Dominique Blondeau se surpasse dans son dernier roman où elle s'éprend du sort de ses personnages en même temps qu'elle réfléchit sur l'acte d'écrire de son auteur fictif. Ces funambules sont multiples : c'est évidemment Catherine et Anne, beautés jumelles, mais aussi tous les personnages qui nourrissent des fantasmes à l'égard de Catherine/Katia/Kate/Karina/Cathie mais, plus que tout, c'est l'auteur fictif et l'auteur réel qui permettent le double discours.

Sans le vouloir, la thématique constitue une sorte de synthèse de toute la veine féminine. Le rêve domine, appuyé sur la solitude, le silence des couples mixtes ou homosexuels;

les couleurs (importance du noir) traduisent l'ennui de vivre d'un être écartelé par son destin qu'elle entrevoit à travers un miroir narcissique omniprésent. L'auteur nous fait même côtoyer le fantastique par l'hésitation fréquente entre réalité et fiction.

La dualité/ubiquité trouve son illustration dans les nombreux contrastes, développés parfois en antithèses à travers un vocabulaire d'une précision savante. Par ailleurs, la très belle facture de l'ouvrage en fait un livre important, doublement beau.

[Léonce CANTIN]

le diable à quatre

Réal FORTIN
Éditions Mille Roches,
Saint-Jean-sur-Richelieu, 1980, 171p. (8,75\$)

Auteur de quelques ouvrages historiques, Réal Fortin choisit les guerres de Sept Ans et d'indépendance américaine comme toiles de fond de son roman historique «écrit pour toute la famille». Il fait vivre, penser et parler les petites gens, assis entre deux chaises et en butte aux caprices des envahisseurs. À Sainte-Thérèse, sur le Richelieu, on verra se nouer toutes sortes de relations qui représentent les diverses options du peuple. Les heurts sont nombreux, le climat, déjà tragique.

L'intérêt de ce roman réside dans sa construction même qui peut servir de modèle. Fortin prend soin de donner en appendice les sources historiques de son roman et il est intéressant de voir ensuite la fiction prendre vie autour de faits réels. C'est en pensant à ceux qui veulent faire écrire que nous lui faisons place, respectant sans doute pour une part le vœu de l'auteur.

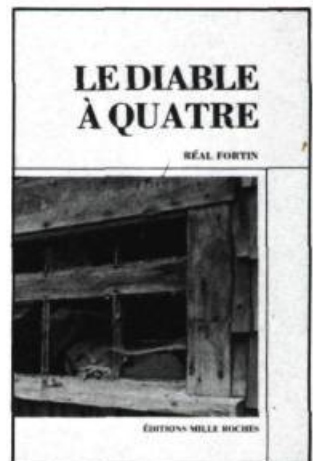
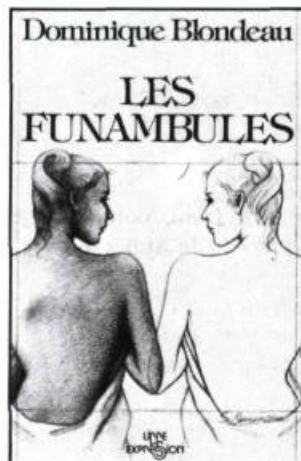
[Léonce CANTIN]

les confidences d'une femme froide

Claudette PICARD
Les Éd. Sherbrooke Inc.,
Sherbrooke, 1980, 159p. (8,95\$).

À une époque, la littérature québécoise a connu un engouement pour la langue

NOUVEAUTÉS



populaire. Il semble que cette vague soit passée et ait fait place à des écrits sur la libération sexuelle, au sens large. L'Association des auteurs des Cantons de l'Est a couronné le livre de Claudette Picard qui, s'il est correctement écrit, n'apporte rien de neuf à l'éclairage des problèmes du couple et, singulièrement, de ceux de la femme. Dans la trentaine, Claudie est désabusée face à sa vie, toute consacrée aux enfants et à son mari. « Femme froide », elle l'est psychologiquement car sa sensualité ne demande qu'à s'exprimer, comme le reste de sa personnalité étouffée par la routine du mariage. Un emploi à l'extérieur la valorisera mais ne comblera pas le vide de sa vie amoureuse.

L'éditeur a choisi la page érotique du livre pour la présentation, cédant à la facilité (type journal du dimanche) et trahissant pour une large part le message de l'auteur qui cherche précisément à renverser l'image de femme-objet-jouet-victime. Dommage car il ne s'adresse pas seulement à une « société d'épicuriens »!

[Léonce CANTIN]

le divorcé ou la naissance d'un comédien

Marc-André POISSANT
Éd. Québecor,
Montréal, 1980, 216p. (7.95\$).

Dans son quatrième roman, Poissant présente un divorcé aux prises avec une solitude qui lui pèse et qui l'amène à rechercher à tout prix l'affection de son ex-épouse. Jalousie, jeu de vérité/mensonge, coup de théâtre, le héros ne ménage rien pour qu'on le remarque, un amour devenu impossible, parce que valorisé trop tard. À l'instar d'une inconnue qui est comédienne, il tente un second départ, la vie lui ayant appris à jouer la comédie.

Le sentiment de l'absurde traverse ce roman où se manifeste le talent de l'auteur pour le dialogue incisif et la mise en scène tragico-comique. Calembours et coqs-à-l'âne fournissent parfois un répit dans cette quête solitaire, empreinte de fatalisme même dans sa conclusion qui se veut plus optimiste.

[Léonce CANTIN]

NOUVELLES

Jérôme et les mots

Donald ALARIE
CLF/Pierre Tisseyre,
Montréal, 1980, 145p.

Quand on aborde un recueil de nouvelles auquel on a donné le titre de la première, il est d'usage de s'interroger sur la signification de cet intitulé. Le cas semblerait devoir s'appliquer au troisième ouvrage de Donald Alarie, *Jérôme et les mots*, qui a mérité le prix Jean Béraud-Molson 1980. Justement, cette première nouvelle met en scène un enfant qui examine gravement le monde sérieux de ses parents récemment séparés, en rédigeant bien naïvement son journal. Avec des mots, avec ses mots, il questionne le bonheur, il questionne la vie.

L'auteur aussi, à travers les vingt (trop) brèves nouvelles qui composent son recueil, se promène à travers la vie, de l'enfance à la vieillesse, jusqu'au seuil de la mort, si fréquemment évoquée, aux limites de la déraison surnoise. Il représente de jeunes vieillards ou de vieux enfants, en nous faisant participer à l'inquiétude à la fois troublée et lucide de leurs interrogations. Tous ces personnages sentent un besoin irrépressible de s'exprimer. Ils le font simplement, comme des enfants, franchement et fraîchement, sans détour comme sans fantaisie exagérée. Pourtant, dans maints passages, on s'arrête brièvement à un jeu de mots, à une perspective originale, à une anecdote insolite, qui ne sont pas sans laisser transparaître l'exercice de style. Si le recueil ne nous arrache pas d'exclamations ni de bravos, il suscite quelques rires brefs et dessine des sourires parfois émus dans notre cœur.

[Gilles DORION]

la mort d'andré breton

Jean Yves COLLETTE
le Biocreux, Montréal, 1980, 109p.

C'est dans la toute nouvelle collection « Empreintes », dont il est lui-même le directeur, aux Éditions le Biocreux, que Jean Yves Collette fait paraître *la Mort d'André*

Breton. Le discours se polarise autour de certains signes que l'auteur cherche à confondre en une seule unité, en un collage qui ressaisit la fin d'un maître du surréalisme: André Breton. Ses motifs discursifs, fonctionnant par petits paragraphes, se lisent en fait comme autant de traces dans lesquelles Jean Yves Collette inscrit sa propre fiction. L'utilisation d'une vingtaine d'épigraphes, puisés ici et là chez plusieurs écrivains, sert également de prétexte à une matière verbale dont la densité s'allège par l'utilisation de l'italique, en opposition au caractère romain du texte courant, qui met en évidence certaines phrases-clés. Ce tissu « fictionnel », devenu preuve à conviction, débouche sur l'aveu de Breton: « J'ai tué ». Qui a berné l'autre? Allez-y voir!

[Roger CHAMBERLAND]

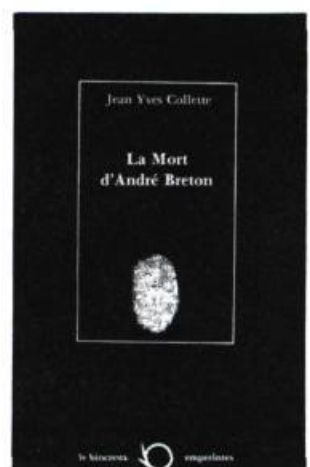
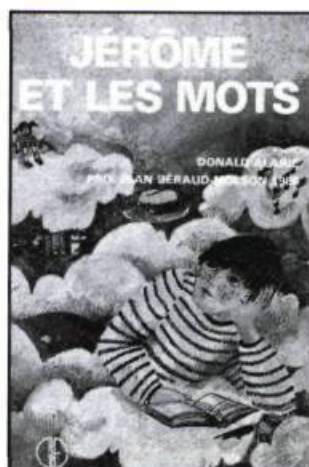
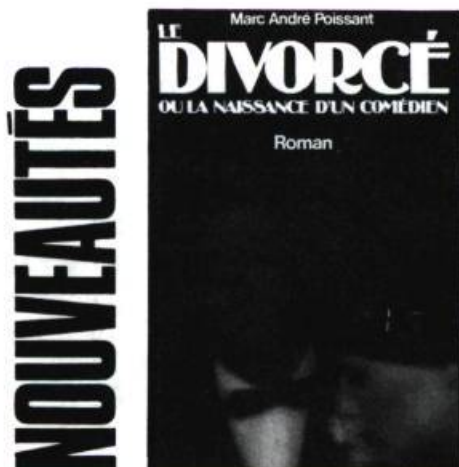
tranches de néant

Claude BOISVERT
le Biocreux, Montréal, 1980, 149p.

Les quatorze nouvelles de *Tranches de néant* publiées aux Éditions le Biocreux par Claude Boisvert nous convient à assister à diverses séquences tout aussi fantastiques les unes que les autres: un voyage dans le temps et l'espace juste à pénétrer dans une tente de cirque; un exécrable philosophe qui parvient à se faire un esclave grâce à son terrorisme psychologique, une rencontre avec le diable qui promet la plus belle femme en échange de votre peau, le prestidigitateur faisant tournoyer une tranche de néant avant de s'y engouffrer par inadvertance afin d'éviter une discussion avec sa femme...

Il y a beaucoup d'émotions dans ce livre, car l'auteur manipule avec une aisance remarquable un langage avec lequel il compose ses atmosphères d'illusions, de stupéfaction, d'égarement et d'incrédulité. Ses nouvelles sont bien construites et leur développement, sans dévoiler préalablement la finale, laisse planer l'impression que quelque chose d'inhabituel surviendra. De surprise en surprise, nous sommes emportés, ensorcelés par ces textes narratifs courts; nous vivons les milles péripéties des personnages et nous ressentons le même dépaysement.

Les nouvelles fantastiques sont trop rares pour qu'on ne signale pas celles-ci parmi les



En publiant *le Mal à l'âme*, les Éditions du Noroît assurent la parution d'un fort beau texte et aussi d'un très beau livre qui contient, entre autres, une reproduction en couleurs d'un tableau de l'auteur.

[Lucie ROBERT]

un reel ben beau, ben triste

Jeanne-Mance DELISLE
les Éditions de la pleine lune,
Montréal, 1980, 179p.

Écrit en 1976, créé à Rouyn en 1978, produit avec grand succès par le Théâtre du Bois de Coulange à l'été 1979, *Un reel ben beau, ben triste* porte sur la scène le drame d'une famille modeste de l'Abitibi, qui, selon un avant-propos de l'auteur, aurait pu fournir le titre d'une manchette de première page, dans un journal à sensation: «Un fou étrangle sa sœur, père en prison».

Une famille d'assistés sociaux. Tonio, père ivrogne; Laurette, mère attentive et refroidie; trois filles séduisantes, Pierrette, Simone et Colette; Gérald, un fils arriéré mental; Camille, qui a épousé la fille aînée, Réjane. Ces gens jouent aux cartes et font des blagues, apparemment heureux. Le père se rend au village chercher des provisions: il revient trois jours plus tard, rapportant un violon à une corde pour Gérald, du «baloney» pour toute la famille, et une montre pour sa fille préférée, Pierrette. À la faveur de la nuit, Tonio tente de séduire et de caresser Pierrette. La mère les surprend. Camille survient et, alléguant la conduite écœurante du père, il le fait arrêter et mettre en prison.

À la fin, Pierrette, enceinte de son ami Jerry et redoutant la réaction de son père, se met à danser dans l'espoir d'avorter. Excité par ce spectacle, Gérald l'arriéré entre dans la danse et, étreignant Pierrette, il se masturbe contre elle jusqu'à l'inertie finale: Pierrette est morte. Épilogue: trois femmes seules.

Cet inventaire se poursuit dans les pages qui suivent, montrant trois types de femmes: Florence qui rêve au prince charmant et fait l'amour en imagination, incapable d'aimer concrètement quelqu'un. Geneviève attend avec résignation son «chum» Raymond, un amant distingué qui, depuis cinq ans, la soumet à son rituel cérémonieux, paralysant en fait sa partenaire qui a «fret au cœur». Marthe a choisi une autre voie: élevée à la

campagne et dégoûtée par son père, elle a choisi de devenir prostituée.

Ces pièces de Jeanne-Mance Delisle se situent dans la veine du réalisme populaire, avec une verdeur de langage qui dépasse celle de Tremblay, les images se faisant plus crues et dénonçant, avec une audace étonnante, des attitudes et des situations intolérables. À travers ces pages surgit la vision tragique d'une société de pauvres, dénuée de toute espérance, où l'enfer humain est à peine atténué par la poésie du «reel du pendu» qui fournit à la pièce principale une trame sonore, une histoire et un symbole.

[Alonzo Le BLANC]

CRITIQUE

livres et auteurs québécois 1979

sous la direction d'André BERTHIAUME
PUL, Québec, 1980, 420p.

«Revue critique de l'année littéraire», *Livres et Auteurs québécois 1979* n'a pas raté sa sortie en 1980. Regroupées par genre, les études me semblent, d'année en année, plus denses, plus substantielles, parce qu'elles rendent davantage compte de l'œuvre. Et c'est bien ainsi. Certaines études m'ont encouragé à lire certaines œuvres. Plus d'encensement mutuel, plus ou prou d'éreintement systématique.

Les responsables ont opéré des choix qu'on ne s'explique pas toujours cependant. Pourquoi rendre compte de *la Chasse-galerie* de Beaugrand, une réédition d'un recueil paru en 1900 puis en 1973 dans la collection du Nénuphar, ou de *Race de monde* de VLB, une autre réédition, et ignorer le roman de Jacques Brillant, *le Soleil se cherche tout l'été*, ou celui de Richard Levesque, *le Vieux du Bas-du-Fleuve* ou les trois romans «populaires» de Marie-Claude B. Tremblay ou même le roman de Normand Rousseau, *les Jardins secrets*, prix Esso 1979? Il conviendrait certes pour le bénéfice des lecteurs et des auteurs eux-mêmes (qui risquent d'être frustrés) de définir les critères de sélection. Car, des 133 romans, contes et nouvelles répertoriés en 1979, 37 seulement sont analysés, soit une moyenne de 27%. En poésie, parce que l'on procède à des

regroupements, la moyenne se situe autour de 47% (66 analyses sur une production de 140 recueils).

Outre les études, bien réussies, il faut encore apprécier les bibliographies, le dépouillement des plusieurs revues vouées à la diffusion de la littérature québécoise, la liste des thèses soutenues au cours de l'année dans plusieurs universités québécoises (et même canadiennes), la liste des prix littéraires, des maisons d'édition, des collaborateurs...

[Aurélien BOIVIN]

DIVERS

la vie studieuse et obstinée de denis-benjamin viger

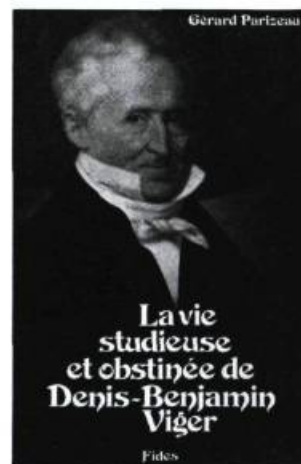
Gérard PARIZEAU
Fides, Montréal, 1980, 330p. (14,95\$)

Cette biographie déborde son cadre strict pour replacer constamment le lecteur dans le contexte politique, social et religieux de l'époque (1774-1861). L'auteur présente les différentes facettes de l'homme. Avocat, expert en droit constitutionnel, journaliste et protecteur des journaux, riche propriétaire foncier, grand voyageur, Viger n'a pas échappé au virus politique de sa famille. À côté de ses cousins (Papineau, Lartigue, Cherrier...), il vit intensément les crises du Bas-Canada dont il va présenter les doléances aux parlementaires anglais. Fêré de procédure et de forme, il se montrera pactisant, «étapiste» mais chef timoré qui recherche avant tout la paix sociale. Cet homme de lettres à ses heures fait preuve d'une ironie qui amuse.

La belle présentation et le style de Parizeau rendent le livre attrayant; l'auteur se libère parfois de l'ordre chronologique un peu aride et se permet des digressions qui mènent à l'examen plus nuancé de causes parfois cachées. En ce qu'il présente un défenseur des droits constitutionnels qui, en 1828 et 1831, est allé à Londres revendiquer la justice sociale au nom du peuple, l'ouvrage ne manque certes pas d'actualité et suggère des analogies qui font sourire... ou pleurer.

[Léonce CANTIN]

NOUVEAUTÉS



L'état du Québec en devenir
sous la direction de
Gérard BERGERON et Réjean PELLETIER
Éditions du Boréal Express
Montréal, 1980, 409p.

Pour ceux que la victoire des fédéralistes lors du référendum de mai dernier laisse toujours pantois et amers, la lecture des essais et textes de ce recueil, réalisé sous la direction de Gérard Bergeron et Réjean Pelletier, fournit tout autant des éléments de réflexion que des motifs d'espoir.

Les auteurs nous confirment, chacun à sa manière, que les racines sociologiques du nouveau nationalisme québécois, politique parce qu'axé sur l'épanouissement, le développement et l'affranchissement de l'État du Québec, sont durables. Mais on nous prévient aussi que le nationalisme québécois, dans la mesure où il continue d'inspirer la dynamique de l'État du Québec, semble devoir s'accommoder pour longtemps de l'union canadienne sous une forme ou une autre, surtout si, comme le prétend l'un des auteurs, Louis Balthazar, il est possible de soutenir que le Parti québécois est l'héritier de la Révolution tranquille, non des mouvements indépendantistes.

Ce livre est l'aboutissement du projet DYSEQ (Dynamique sociale de l'État au Québec), lancé en 1976 par des politologues de l'université Laval et de l'École nationale d'administration publique.

Outre les trois auteurs nommés ci-dessus, ont contribué à ce livre: Antoine Ambroise, Raymond Hudon, Jocelyn Jacques, Vincent Lemieux, Carol Levasseur, Lionel Ouellet, Paul Painchaud et Louise Quesnel-Ouellet.

[René BEAUDIN]

monologues québécois 1890-1980

Laurent MAILHOT
et Doris-Michel MONTPETIT
Leméac, Montréal, 1980, 420p.

Il est heureux que paraisse une anthologie du monologue québécois car, comme le crie Vigneault, «les gens de mon pays, ce sont gens de parole qui parlent pour parler». Et, comme disait mon grand-père, ce sont gens «à la parole facile... et au juron dru».

On connaît aussi la richesse du conte oral, de la chanson folklorique... et maintenant, grâce à Laurent Mailhot et à Doris-Michel Montpetit, du monologue. Toutefois, les deux compilateurs ont du mal, me semble-t-il, à le circonscrire. Car on trouve, dans cette anthologie, des fables, des chansons, des... poèmes aussi qui ne ressemblent guère aux monologues créés par Deschamps ou Sol.

D'aucuns contesteront les choix des auteurs car, qui dit anthologie, dit obligatoirement sélection. J'aurais aimé, par exemple, un extrait du *Chemin de Lacroix* de Barbeau, ou préféré «la Méditation du gueux au pied de la croix» de Jean Narrache plutôt que les quelques poèmes colligés. J'aurais peut-être aussi carrément supprimé la première partie. J'ai redécouvert, dans la deuxième, Jules Ferland, Paul Coutlée, Jean Narrache et Gratien Gélinas, Gilles Pellerin et Doris Lussier, dans la troisième partie, tous véritables précurseurs des monologues des années 1960, tels les Cyniques, Deschamps, notre Clémence nationale, Vigneault qui ont, à leur tour, préparé la voix (et la voie) aux Labelle, Moreau, Barrette, Lapointe et autres. La sixième partie est consacrée aux monologues, au théâtre, depuis Dubé, Tremblay et Barbeau, jusqu'à Marie Savard et Nicole Brossard. On pourrait songer à un deuxième tome pour les monologues du théâtre antérieur à Dubé!

J'oubliais: chaque monologue est introduit par quelques notes biographiques. Il n'existe pas de bibliographie. C'est dommage!

[Aurélien BOIVIN]

école + science = échec

Jacques DÉSAUTELS
Québec Science Éditeur, Sillery, 1980, 284p.

Dans un premier temps, l'auteur pose un diagnostic de la situation de l'enseignement des sciences au niveau secondaire, au Québec, depuis le début de la Révolution tranquille en 1960. Selon lui, le bilan est plus négatif que positif, car on n'a su développer chez l'étudiant ni le goût des sciences ni le sens de la démarche expérimentale, principaux objectifs de l'enseignement des sciences.

Par la suite, l'auteur tente de trouver une explication à cette situation. Pour lui, les programmes n'ont pas toujours été adaptés à la diversité des clientèles; on s'est préoccupé des élèves forts alors que les moyens et les faibles ont été laissés pour compte. L'utilisation systématique de manuels américains, bien que traduits au Québec, n'a pas aidé les étudiants à s'enthousiasmer pour une culture scientifique québécoise.

Pour corriger la situation, l'auteur préconise un enseignement des sciences qui trouve son application dans la vie de tous les jours et qui soit accessible à tous et non réservé à une élite.

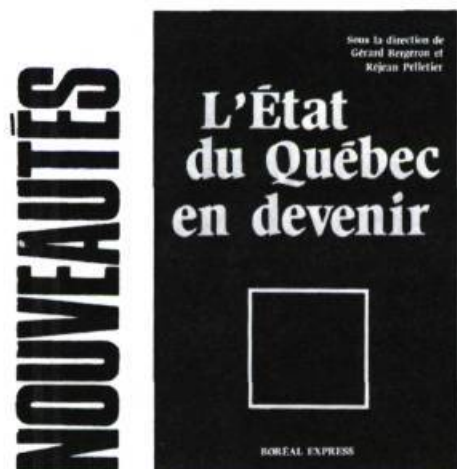
[Claude MARINEAU]

le sel de la science

Fernand SÉGUIN
Québec Science Éditeur, Sillery, 1980, 131p.

Pendant longtemps le prestige de la science a tenu à son pouvoir. Ses réalisations techniques frappaient vivement l'imagination du public et les plus optimistes prévoyaient l'avènement d'un monde d'abondance où les conflits armés n'auraient plus leur raison d'être. C'était avant Hiroshima et avant la prolifération des déchets industriels. Depuis, le savant a souvent été présenté comme un pauvre naïf ou un fou dangereux. L'image qu'offrent les interlocuteurs de Fernand Séguin est tout autre.

Chez eux l'esprit de domination et l'insouciance tranquille cèdent la place à l'exploration et à la lucidité. Chacun explique sans pédanterie l'essentiel de ses découvertes et s'efforce de nous en faire comprendre le sens social et politique. Le vocabulaire est si accessible que le profane comprend, ou du moins a l'impression de comprendre, les questions scientifiques les plus complexes. Il comprend également que le savoir est une marchandise qui se monnaie et s'échange, qu'elle est produite par des hommes qui, comme les autres, doivent vivre de leur travail en s'inscrivant dans un cycle économique impitoyable. Les insuffisances de la science institutionnelle ne sont pas passées sous silence, mais ce qui émerge en définitive c'est cette finesse de l'activité scientifique qui donne du piquant aux débats apparemment les plus éthérés.



Le choix judicieux des héros du *Sel de la science* n'est pas le seul mérite de Fernand Séguin. Il a su piloter adroitement ses interlocuteurs et réussir le passage de l'oral à l'écrit, les entretiens ayant été produits originairement pour la radio. Un seul regret: la dernière page arrive trop vite.

[Richard TREMBLAY]

liberté, n° 132

nov.-déc. 1980, (4\$)

Dans la tribune de ce numéro, François Ricard, avec vigueur et perspicacité, met les Québécois en garde *Contre l'optimisme* auquel nous invite la rhétorique flatteuse des fédéralisants. Il montre combien l'hommage trop élogieux des fédéralistes cache toujours un jugement négatif, à savoir «le Québec ne mérite pas d'exister par lui-même». Que la chose soit concertée ou non, cette tribune est suivie d'un dialogue en 18 actes (p. 9-22!) sur le thème «On est capable(s)». De quoi? De paroles! *L'éducateur et la méthode graphotypale* de Louis Gadbois (p. 55-62) est une joyeuse satire dédiée à tous ceux qui se construisent des discours auto-suffisants. Parmi les autres textes, signalons celui de Réjean Beaudoin: une bonne analyse du *Monde selon Garp*, le best-seller de John Irving. Enfin un texte, intelligent et bien écrit, puisqu'il est de Pierre Vadeboncoeur, sur *l'Architecture-jazz* du Centre Pompidou à Paris.

[Jean-Guy MILOT]

französisch heute no 3

sept. 1980, Diesterweg, Frankfurt am Main.

Pour célébrer son dixième anniversaire, l'Association allemande des professeurs de français a consacré un numéro spécial au visage culturel du Québec. Les articles sont signés de noms connus des lecteurs de *Québec français*: André Gaulin, Gilles Dorion, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Christian Vandendorpe, Cécile Dubé... Le numéro constitue un «guide culturel» de l'activité littéraire au Québec. Au tournant des pages, les professeurs allemands pourront s'arrêter et lire un poème de Gatien Lapointe, Gilles Vigneault, Michèle Lalonde, Nelligan...

Le Québec existera donc là où plusieurs d'entre nous ne pouvaient imaginer qu'il puisse exister un tant soit peu.

[Jean-Guy MILOT]

**littérature du saguenay/lac-saint-jean
le saguenay/lac-saint-jean
célèbre louis hémon**

Aurélien BOIVIN

et Jean-Marc BOURGEOIS

Éditions du Royaume, Alma, 1980.

Deux livres, coup sur coup, de ces deux auteurs, dont Aurélien Boivin, préfacier des deux ouvrages de 147 et 153 pages, nous est mieux connu à la Revue. Le premier ouvrage redonne au territoire du Royaume des écrivains que les maisons d'édition, montréalaises surtout, lui arrachent parfois dans l'opinion des gens-lecteurs. La liste des poètes, romanciers, dramaturges, essayistes, historiens dépasse largement les deux cents noms. Des noms connus largement au Québec et à l'étranger comme ceux des poètes Paul-Marie Lapointe, Gilbert Langevin, Alphonse Piché, des romanciers comme Félix-Antoine Savard, Jean-Charles Harvey, Bertrand-B. Leblanc, Gil Bluteau, des essayistes ou journalistes ou historiens comme Jean-Paul Desbiens, Damase Potvin, Ernest Bilodeau, Fernand Ouellet, Jean-Louis Roy, Conrad Laforte, Victor Tremblay, Jean-Paul Tremblay. Voilà un travail éminemment précieux pour la socio-littérature et pour les études idéologiques. Cette foison d'auteurs pour une région relativement peu peuplée témoigne du dynamisme séculaire d'un pays, dit Royaume du Saguenay (qui inclut tout le bassin de la grande mer douce du Lac), pays qui a non seulement su s'auto-suffire mais encore essaimer largement dans le Québec tout entier.

Le Saguenay/Lac-Saint-Jean célèbre Louis Hémon, quant à lui, correspond à un livre que les auteurs ont fait coïncider avec le centenaire de la naissance de Louis Hémon. La préface d'Aurélien Boivin, qui suit une chronologie précise, retrace l'homme et l'œuvre. Suit une liste impressionnante de toutes les éditions qu'a connues *Maria Chapdelaine* au Québec, en France, au Canada et dans une dizaine de pays et de langues au monde.

[André GAULIN]

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

*Un vaste panorama
de la vie des lettres
au Québec*



LIVRES ET AUTEURS QUÉBÉCOIS 1979

**revue critique
de l'année littéraire**

publiée sous la direction d'un
groupe de professeurs du
département des Littératures
de l'université Laval

Le bilan de la production de l'année dans le domaine des lettres: romans, récits, contes et nouvelles, poésie, théâtre, critique littéraire, littérature de jeunesse, essais. — Une bibliographie et des renseignements de tous ordres (prix littéraires, liste des thèses, études de littérature québécoise parues dans les revues, adresses des maisons d'édition...).

420 pages, \$12.

Autres numéros disponibles:
1973 à 1975, le numéro \$7.50 (n° 1976
épuisé).
Numéros 1977 et 1978, le
n° \$10.

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, QUÉBEC
G1K 7R4

